



Un naturalisme singulier.

Juliette Grange

► To cite this version:

Juliette Grange. Un naturalisme singulier.. Etudes Jean-Jacques Rousseau Collection Lire Rousseau, 2011, 5, pp.11-22. halshs-00985481

HAL Id: halshs-00985481

<https://shs.hal.science/halshs-00985481>

Submitted on 23 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un naturalisme singulier

On a pu dire « Rousseau n'est pas à l'égard du Romantisme un précurseur. Il est le romantisme intégral.¹ » Comment l'entendre ? Et d'abord comment définir le romantisme ?

On supposera dans une toute première approche que celui-ci s'organise autour d'une métaphysique de l'amour, un sentiment de la nature redéfini à l'intérieur d'une forme de néo-spiritualisme, ceci complété par une utopie sociale, le culte de l'art associé à celui d'un ailleurs temporel ou spatial (Moyen-Âge, Orient). Rousseau semble étranger à plusieurs de ces caractéristiques.

Pourtant, si l'on suppose avec Carl Schmitt que, « pour l'essence du romantisme, cela n'a pas d'importance si les idées qui sont romanticisées sont monarchiques ou démocratiques, conservatrices ou révolutionnaires ; elles ne sont que des points de départ occasionnels pour la productivité de l'ego créatif romantique² ». Rousseau n'unit-il pas les différentes dimensions du romantisme français par le trait commun de “l'ego créatif” ?

• Être soi

On abordera la relation de Rousseau au romantisme au travers du concept de nature et de naturel, concept polysémique dans son œuvre et qui recoupe l'ontologique, le logique et l'anthropologique. Pour Rousseau, un être naturel est un être qui ne dépend que de lui-même, qui ne peut être autre que lui-même, qui se possède lui-même (qui est son propre maître), que rien d'étranger à lui-même ne détermine. Est-il libre ? Seulement d'une certaine manière : « s'ensuit-il que je ne sois pas mon maître parce que je ne suis pas le maître d'être autre que moi ?³ ».

Le terme de nature n'a donc ici rien de classique ; il est étranger au réalisme thomiste aussi bien qu'à la loi naturelle lockéenne, au droit naturel⁴, mais tout autant au panthéisme. Être soi-même, c'est être conforme à soi-même, non pas être déterminé – par Dieu, un ordre naturel extérieur – mais être autonome, c'est-à-dire libre de déterminations ou d'influences perturbant cette conformité à soi.

La nécessaire adéquation à soi-même, à sa propre nature, s'obtient par un “deviens ce que tu es” spécifique : non pas la croissance ou le devenir, la perfectibilité, mais un retour à soi auquel on parvient brusquement, enfin. « De tous les hommes que j'ai connu, celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est Jean-Jacques. Il est ce que l'a fait la nature, l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés et ses forces s'étaient tout d'un coup développées, dès lors on l'eut trouvé tel à peu près qu'il fut dans son âge mûr.⁵ »

La nature est fait et norme, être et devoir être. « En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire.⁶ »

“Romanesque” dans les *Rêveries*, se dit d'un paysage qui est indépendant de l'action humaine, l'adjectif caractérise le sentiment qu'il procure au spectateur, sentiment qui permet un retour à soi, au principe de la nature (humaine) non dénaturée. Rien d'appréhensible la raisonnable, mais évidence intérieure, présence originaire car principielle.

¹ Pierre Lasserre, *Le Romantisme français*, Slatkine, 2000 (1^{ère} éd. 1907), p. 14.

² Carl Schmitt, *Romantisme politique*,

³ *Émile*, Livre IV.

⁴ « Ce prétendu traité social dicté par la nature est une véritable chimère. », *Manuscrit de Genève*.

⁵ 2^e des *Dialogues*.

⁶ *Émile*, Livre II.

Être soi impose de ne pas être dans la dépendance des autres hommes, mais de “ce à quoi nous ne pouvons rien” comme la forêt de Montmorency. La nature permet de retrouver notre propre nature, elle nous déprend ce qui n'est pas nous par la nécessité corporelle. Car marcher devant soi, à sa fantaisie, c'est aussi être soumis à la contrainte (le froid, la pente) et par là (re)trouver sa liberté intérieure, une pensée propre. La réponse au “qui suis-je ?”, à l'injonction du “connais-toi toi-même”, l'écho au questionnement des *Essais* de Montaigne, passent par le contact avec la nature dans un retour à soi d'abord physique.

Être soi corporellement c'est ne pas dépendre de l'extérieur. Non pas être exempt de maladies, de la faim ou de la peine, ou délivré de la crainte de la mort, mais c'est entretenir un rapport moral et physique d'adéquation à soi, à la nature humaine. Il s'agit d'être franc et droit à l'égard de soi-même. Alors : « mon cœur, transparent comme le cristal.⁷ »

Ce rapport à soi est dynamique et non statique, il est souvent aquatique ou pédestre. La méditation solitaire fait converger la nature extérieure et la vie intérieure dans un flux que le rythme de la marche, les rêveries ou le cours de l'eau portent et soutiennent. « Le flux et le reflux de l'eau, son bruit continu, mais renflé par intervalle, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisamment pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser.⁸ » Et Rousseau de conclure « tant que cet état dure, on se suffit à soi-même comme Dieu⁹ ».

Cette nature trouvée ou retrouvée n'est pas sans effet politique. Elle tient certes à la solitude, à l'écart des bienséances et des conventions de tous ordres. « C'était un sauvage au bord de l'Orénoque, qui se fut trouvé heureux de passer ses jours à regarder couler l'eau¹⁰ ». Il s'agit cependant par là d'atteindre sa propre nature : « l'homme naturel est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier absolu qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable.¹¹ » Est naturelle une relation sans disproportion, à l'autre comme à soi-même. L'égalité naturelle est alors la propriété par chacun de ses caractères propres. Dans la nature, au sens de la forêt de Montmorency, il existe au contraire un très grand nombre de disproportions. La nature n'est pas un modèle de liberté, pas plus que l'animalité. Si le monde naturel dans son ensemble est autonome, ses différentes parties, animales, végétales, inorganiques, sont, du fait de l'organisation que justement la nature impose, dépendantes les unes des autres. L'homme seul peut être naturellement autonome lorsque le contrat change quasiment la nature humaine et rend dans l'état civil les personnes aussi libres qu'elles le sont dans la solitude.

Si la matérialité de la nature, par exemple la forêt de Montmorency ou de Saint-Germain, permet à celui qui s'y promène de se retrouver lui-même, les éléments de la nature, les plantes ou les animaux, ne peuvent subsister sans détermination extérieure. Contrairement à ce qu'affirmait Bernardin de Saint-Pierre, rien n'est beau ni bon en lui-même. C'est le monde naturel comme tout, dans son ensemble, qui est autonome, non ses parties¹².

La société issue du Contrat sera donc celle qui établit le propre de l'homme, non de “l'homme de l'homme”, du paraître ou du calcul de l'intérêt. Elle va instituer artificiellement la nature de l'homme. Celle-ci aura l'autonomie de la Nature dans son ensemble, une manière physique et matérielle d'être identique à elle-même, aussi solide et évidente qu'une chose.

⁷ *Confessions*, partie II, livre IX.

⁸ 5^e Promenade et *Réveries*.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Mme de Staël, *Lettres sur les écrits de Jean-Jacques Rousseau*, Lettre VI, éd. Paleo, 2009 (1^{ère} éd. 1788), p. 76.

¹¹ *Émile*, Livre I.

¹² On ne lit pas Dieu dans chaque détail d'après Rousseau (qui s'oppose sur ce point à Bernardin de Saint-Pierre).

Cette Nature est *causa sui*, c'est une *surnature*, et même une surnature d'une espèce particulière : la transcendance est immanente et l'immanence, transcendance.

Il n'y a pas de politique de la nature chez Rousseau. La nature permet à l'homme de se retrouver lui-même, mais ce que celui-ci trouve, ce n'est pas un fondement naturaliste au droit ou à la politique. Pas plus que l'homme n'est un animal, pas plus qu'il n'a un "instinct propre", son organisation politique "naturelle" (où se donnant à lui-même il ne se donne à personne) réalise la *nature humaine* : une seconde nature, sa véritable nature.

• Herboriser, randonner

« Demeurer le moins possible assis : ne prêter foi à aucune pensée qui n'ait été composée au grand air, dans le libre mouvement du corps – à aucune idée où les muscles n'aient été aussi de la fête. »

Nietzsche, *Ecce homo*

Le rapport de Rousseau à la botanique permettra de préciser la relation thérapeutique et morale qu'il entretient avec la nature. Celle-ci en effet n'est pas un objet de connaissance (elle peut l'être pour des raisons pratiques, par exemple lorsqu'Émile s'égare dans la forêt et parvient à s'orienter grâce à ses connaissances astronomiques, mais ces raisons sont subsidiaires). Même s'il a souvent sous le bras le *Systema naturae* de Linné, pour Rousseau la plante est l'emblème de la variété, de la prodigieuse diversité naturelle. Plantes et points de vue, sources et rochers, vallées et lacs se donnent dans la singularité d'une présence ou d'une rencontre.

Il ne s'agit pas dit Rousseau dans les *Lettres élémentaires sur la botanique* de connaître les plantes par leur nom ou d'avoir un savoir d'herboriste (connaître leurs vertus utiles). Cette forme de connaissance n'exerce que la mémoire alors que la véritable relation à la nature exerce l'intelligence et l'attention. *On y apprend à voir ce que l'on voit*, c'est-à-dire à appréhender les singularités naturelles. « J'aime mieux voir d'ans l'émail des prés des guirlandes pour les bergères que des herbes pour les apothicaires¹³ », « je ne cherche point à m'instruire¹⁴ ». Chaque lieu, chaque plante sont à eux-mêmes leur propre fin : l'innocence végétale est de même espèce que l'insouciance du promeneur botaniste en ces moments de simples extases, limpides et transparents : « ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait jusqu'au bout du monde¹⁵ ».

La nature est libératrice de la nature intérieure du promeneur, par la liberté d'une activité gratuite, elle permet le retour à soi, de retrouver sa propre pensée en sortant de la ville et du "monde". « [...] errer nonchalamment dans les bois et la campagne, prendre machinalement çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, brouter mon foin presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours¹⁶ ». Le paysage exprime l'émotion, l'émotion s'exprime dans la description du paysage, description prosaïque plutôt que poétique.

La sensibilité est donc essentiellement morale, ni sublime ni infini dans cette émotion, la nature n'est pas un symbole, il n'y a aucune invisibilité surnaturelle à laquelle le visible naturel conduirait. « C'est en effet la présence de Dieu, le sentiment de l'infini, qui manque au paysage de Rousseau, ses tableaux n'ont pas d'horizon et ne nous ouvrent aucune perspective sur le monde invisible ; ils sont exacts, mais bornés et sans profondeur¹⁷ ». Ni haute monta-

¹³ *Confessions*, Livre VI.

¹⁴ *Réveries*, 7^e promenade.

¹⁵ À propos de Montmorency, Livre IX des *Confessions*.

¹⁶ *Confessions*, Livre XII.

¹⁷ Victor de Laprade, *Le Sentiment de la nature*, Didier, 1870, p. 180.

gne, ni rivage maritime, nous sommes en effet loin du paysage romantique, hors de l'esthétique à proprement parler.

C'est soi-même que l'on trouve dans la promenade, la botanique alors est "récréation des yeux", attendrissement du cœur, elle suspend le "souvenir des peines", l'obsédante pensée des ennemis. La fatigue de la marche est une cure de l'imagination : « brillantes fleurs, émail des prés ombragés, frais bosquets, venez purifier mon imagination¹⁸ ». Dieu par conséquent n'est pas dans la nature, mais dans la conscience qui sent enfin ce qu'est le bien : « conscience ! Immortelle et céleste voix¹⁹ ».

La randonnée botanique ouvre à la méditation « je ne puis méditer qu'en marchant²⁰ ». La nature n'est pas un livre où lire les lois naturelles ou la volonté du créateur. Elle est libératrice de ce qui entrave la conscience et la conviction intérieure (il y a une supériorité du règne végétal pour Rousseau, qui n'apprécie guère la zoologie ou la géologie).

La liberté d'aller au hasard, *at random*, n'est pas utilitaire (il ne s'agit pas de se déplacer efficacement) ni hygiénique (comme le sera plus tard le sport), la promenade d'herborisation est morale et métaphysique : « on part à un moment, on s'arrête à sa volonté ; on observe ... partout où je me plais, j'y reste, à l'instant où je m'ennuie, je m'en vais²¹ ». Cette promenade ne suit pas la grande route, celle de la foule, des préjugés, de l'utilité. Mais elle est en quelque sorte une méthode, ou plutôt une anti-méthode : « je ne puis presque penser quand je reste sur place, la vue de la campagne, la succession des aspects agréables, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, la liberté du cabaret, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres, pour les combiner, pour les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte²² ».

L'herbier de Rousseau a une fonction dans cette méditation morale, en particulier parce qu'il conserve les singularités en tant que telles. Le grand système qu'est la nature est présumé exister, mais cette conviction acquise une fois pour toutes ne joue plus de rôle dans les promenades (cependant le manuel de Linné, transporté partout par Rousseau, même s'il est rarement utilisé, témoigne du principe de l'existence d'un système). L'herbier est celui de la mémoire intime du promeneur, il permet de retrouver l'impression singulière qui a saisi le philosophe : telle plante cueillie en tel lieu, en telle saison, à telle heure, alors que j'étais dans tel état d'esprit, séchée là sur la page, permet le resouvenir. Les ravissements et extases, les rencontres singulières entre le marcheur méditatif et la plante se récapitule dans les herbiers de la mémoire. « Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus couvrir ces heureuses contrées, ne m'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte²³ ».

Marcher, c'est donc dans un même geste, redevenir un homme, retrouver la simplicité, penser, faire œuvre. Thoreau dans *Walking* exprime cela sur un ton proche de celui de Rousseau : « De même que le canard sauvage est plus rapide et plus beau que le canard apprivoisé, de même la pensée sauvage, le malard, est plus belle, qui, dans la rosée qui tombe, prend son envol par-dessus les fougères. Un livre vraiment bon est quelque chose d'aussi naturel et d'aussi inopinément et inexplicablement beau et parfait qu'une fleur sauvage découverte dans les prairies de l'Ouest ou dans les jungles de l'Est²⁴ ». Mais pour Rousseau, *the wild* est inté-

¹⁸ *Réveries*, 7^e promenade.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Confession*, Livre VI.

²¹ *Émile*, Livre V.

²² *Confessions*.

²³ *Réveries*, 7^e promenade.

²⁴ H.-D. Thoreau, *De la marche*, trad. fr. de *Walking* (1^{ère} éd. 1862), Mille et une nuits, 2009, p. 46.

rieur, la nature, un élément essentiel mais néanmoins accessoire d'une saisie par le promeneur lui-même de sa propre nature. Une nature humaine qui se ressaisit dans la solitude, mais qui est d'essence morale et politique.

• La sensibilité morale

« Cette élévation de l'esprit vers lui-même, grâce à laquelle il trouve en lui-même son objectivité qu'il avait été obligé jusqu'alors de chercher dans le monde sensible et extérieur, et grâce à laquelle il acquiert le sentiment et la conscience de son union avec lui-même, constitue le principe fondamental de l'art romantique ».

Hegel, *L'Art romantique*

Être à soi-même son œuvre sans nécessités théâtrales d'une production objective ou d'un succès mondain. La subjectivité chez Rousseau est en partie présente sur un mode romantique, même si nous sommes assez loin du futur romantisme allemand des Schlegel et de Novalis, de la poésie et d'une Nature absolutisée. Le sentiment rousseauiste de soi se fortifie trivialement mais avec allégresse par les singularités du monde extérieur. « C'est dans le cœur de l'homme qu'est le spectacle de la nature ; pour le voir, il faut le sentir²⁵ ».

C'est donc plutôt du premier romantisme français “comme révolution des lettres et des esprits”, comme synthèse “à la fois enthousiaste et tempérée, de la philosophie des Lumières et d'un spiritualisme parareligieux”²⁶, qu'il s'agit ici. Une révolution du style et de la pensée tisse ensemble optimisme et pessimisme, le romantisme français, littéraire et politique, permet de mieux lire Rousseau, et non l'inverse. Il l'éclaire à distance, sans qu'il soit besoin de parler de filiation, de généalogie ou d'influence. Dans cette mise en perspective, l'œuvre de Rousseau apparaît plus encore paradoxale, elle fait sécession, un fil se tend alors de Rousseau à Proust, de Balzac à Montaigne. La littérature en prose, cet art si profondément français, est rapport à soi, écriture de soi-même. La subjectivité de la relation à la nature, qui va de la sensation au sentiment moral comme prise de conscience de soi-même, suppose un mode d'expression, monologue intérieur qui exprime les impressions que l'extérieur a laissées dans la sensibilité du promeneur. « Forêt sans bois, marais sans eau, genêts, roseaux, tristes bruyères, êtres insensibles et morts, ce charme n'est point en vous, il n'y saurait être, il est dans mon propre cœur qui veut tout rapporter à lui²⁷ ».

La mise en perspective de Rousseau et du romantisme français permet d'envisager un Rousseau non kantien. L'espace ouvert par lui est si nouveau que philosophie, morale et écriture s'en trouvent bouleversées dans leurs définitions mêmes. Le “je pense donc je suis” s'inverse dans une forme de connaissance de soi non sensualiste, mais tributaire des choses dans leur simplicité. On défendra donc l'approche d'un Rousseau qui d'abord « aurait compris d'entrée de jeu comme sa tâche fondamentale, la mise en lumière d'un concept pur de la subjectivité, posant, à l'origine de l'être et de la pensée, la vie intérieure, phénoménologiquement absolue – une vie consistant essentiellement en l'archidonation immanente, cordiale et passive du sentiment à soi-même²⁸ ».

Ce Rousseau non kantien exprime une nature sans sublime dans une prose soucieuse de la sonorité des mots, limpide, d'une telle beauté qu'elle surpasse la poésie.

²⁵ *Œuvres inédites*, 1825, tome 2, p. 139.

²⁶ Paul Bénichou, *L'École du désenchantement*, Gallimard, p. 579.

²⁷ *Manuscrit de Neuchâtel*, cité par D. Mornet in *Le Sentiment de la nature en France*, Slatkine, 2000, p. 188 (1^{ère} éd. 1907).

²⁸ Écrit Paul Audi, *Rousseau, éthique et passion*, PuF, 1997, p. 3, sans voir cependant que cette intériorité radicale est aussi le motif et la base d'une pensée politique tout aussi radicale.

L'espace nouveau ouvert par Rousseau n'est pas le subjectivisme, encore moins l'égoïsme. La liberté n'est pas raisonnée, elle est sentie dans une auto-adéquation à soi qui est pourtant libération de l'amour propre, oubli de soi à partir de soi, préparatoire au moment du Contrat. « Dans les bois aussi, un homme se débarrasse de ses années comme un serpent de son ancienne peau – et quelle que soit la période de sa vie, à ce moment il demeure toujours un enfant. [...] Debout sur la terre nue, la tête baignant dans une joyeuse atmosphère, s'élevant dans l'espace infini, tous nos égoïsmes mesquins s'évanouissent. Je deviens une pupille transparente, je ne suis rien, je vois tout [...] »²⁹. L'œil vivant éclaire le cœur de l'homme.

“Se circonscrire”, ne plus être “porté hors de soi”, dans le regard des autres est l'expérience de l'individu, vécue par lui dans sa particularité et son autonomie. Cette indépendance intérieure permet, en dépit de la société inégalitaire, d'affirmer la valeur de l'homme (sa nature), de plaider “la cause du genre humain contre lui-même”³⁰, « ce vécu subjectif, incommunicable et unique, ne peut cependant être authentique que dans la mesure où il a pour contenu des valeurs générales, des valeurs universelles, indissociables de la nature humaine »³¹.

• Le jardin

Pourtant, il ne s'agit pas de “retourner vivre dans le bois avec les ours”, la randonnée d'herborisation et sa visée de thérapie morale n'est pas une fin, elle est seulement le premier moyen d'un retour à soi. Ce ne sont ni la campagne, ni la forêt, ni la montagne qui sont finalement la nature par excellence, c'est le jardin comme art du naturel, métaphore de la vraie nature humaine. L’“instinct divin” qui pousse à être soi est simple et familier.

“La nature a tout fait sous ma direction et il n'y a rien que je n'ai ordonné” dit Julie au sujet de son jardin, inversant la formule baconienne “on ne commande la nature qu'en lui obéissant”. Il ne s'agit pas de la vaste perspective linéaire des champs, de l'agriculture, ou de ces jardins prétentieux et dégénérés, tirés au cordeau. Le jardin est un bout du monde à notre porte, l'illusion cultivée de production spontanée de la nature, la vérité de la nature. Pour Rousseau, le jardin est “hors-lieu” et le jardinage une forme d'agriculture qui par un surcroît d'attention donne l'illusion de la nature, de cette nature aimable qu'affectionne le philosophe.

Mais le jardin de Julie n'est pas que cela, il n'est pas seulement une nature cultivée ou l'illusion d'une nature spontanée. Il a par ailleurs la propriété de n'avoir de rapport qu'à lui-même. Il n'a pas d'utilité économique ou scientifique, comme le potager, le champ ou le jardin des plantes ou d'acclimatation. Ce sauvage est certes cultivé, mais sa clôture le fait échapper à l'espace commun, en particulier au domaine utile de Clarens. Le jardin est destiné, dit Rousseau, à l'homme qui sait jouir de lui-même, qui sait “se plaire avec soi, ne pas voir passer le temps”, il est une nature retrouvée destinée à la culture de soi-même.

La randonnée, tout comme le contrat social, peut être considérée comme le mouvement brusque d'un retour à soi, une discontinuité nécessaire, une action vive où corps et esprit se libèrent. Le séjour au jardin, lieu du travail de l'art destiné à donner l'apparence d'être sauvage, procure à celui qui s'y trouve un plaisir statique, durable. C'est un espace d'allées sinueuses “la direction n'en sera pas la ligne droite, elle aura je-ne-sais-quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant”. Ce jardin réclame des soins, non de la peine ou du travail ; on y est soi-même, indépendant, soustrait au regard des autres, on peut y faire de l'exercice sans contrainte, y réfléchir sans systématisme.

La nature est là : humaine. Sans l'infini illusoire de l'horizon, de la grand'route ou des champs, sans la contrainte urbaine. Et Rousseau dénonce le goût des voyages lointains, l'avi-

²⁹ R. W. Emerson, *La Nature*, trad. fr. Allia, 2004, p. 13-14.

³⁰ *Lettre à Monsieur de Voltaire*, op. cit., p. 1061.

³¹ B. Bascko, *Rousseau, solitude et communauté*, Mouton, 1974, p. 37.

dité de possession, la propension du riche à regarder au-delà de la clôture de son jardin. Émile : « un riche veut être partout le maître et ne se trouve bien que là où il n'est pas, il est forcé de se fuir toujours³² ».

Le jardin de l'Élysée complète donc la promenade de l'herborisation, il produit un sentiment et il en conforte l'évidence, il est connaissance de l'homme par lui-même, indépendance dans une limitation, il permet de "se circonscrire"³³. Par conséquent, on peut être partout dans le monde, avec le monde, comme dans un jardin clos de haies : cueillir des fleurs, se promener en costume oriental, flâner.

• Politique

La société est un moi qui doit s'auto-instituer. L'histoire politique, les faits, les passions des hommes, le droit positif des gouvernements établis, tout cela concerne "l'homme de l'homme". La liberté politique est un acte de même nature que la liberté du promeneur herborisateur, limpide et simple. Et en effet la volonté générale sera transparente à elle-même, aussi évidente que le sentiment moral l'est pour l'individu et quoiqu'en ce qui la concerne, ce sur quoi elle statue se rapporte toujours au bien commun et jamais aux particularités³⁴. Elle ne puisera rien hors d'elle-même, par elle la société aura une "âme commune", elle sera telle qu'elle doit être, c'est-à-dire telle que l'exige la nature de l'homme en tant qu'être libre. "Le corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté"³⁵. La liberté de la volonté générale est tout aussi inaliénable que l'indépendance "naturelle" des individus.

Le parallèle entre la liberté morale conquise à l'occasion de la promenade d'herborisation puis du séjour au jardin et la sortie de l'état de nature, l'institution du Contrat, permet de mieux caractériser la volonté générale. Comme la liberté du promeneur, celle-ci a une forme d'évidence qui tient à l'expérience et non à la connaissance ou au raisonnement. C'est une liberté active, qui respecte l'ordre des choses (la loi dans le Contrat, les contraintes physiques dans la promenade). Le Législateur sera, comme le pédagogue d'Émile ou Wolmar à Clarens, celui qui organise les circonstances qui permettent de rendre naturelles et évidentes les contraintes.

Il y a certes un aspect radical (plus que révolutionnaire), moral (plus que politique) dans ce retour à elle-même, à sa propre nature, de la société humaine. Elle effectue ce retour dans une démarche profondément socratique en l'associant à un questionnement. Le "qui suis-je ?" concerne alors non plus seulement le moi individuel, mais le moi collectif. La réponse à la question "qu'est ce que l'homme ?" entraîne la nécessité d'interroger la nature de la communauté morale et politique. L'apport du philosophe tient aux modalités du questionnement, non aux réponses qui pourraient être formulées.

Avoir rapport aux autres comme à soi-même dans le bonheur du jardin, l'illumination intérieure du promeneur enfin libre correspondent à l'autoconstitution du contrat. Il s'agit dans les deux cas de l'évidence "naturelle" des décisions de la volonté générale ou du sentiment individuel. L'un et l'autre (la certitude du sentiment intérieur, la rectitude et la véridicité de la volonté unanime) unifient l'individu et la communauté, chacun séparément, et réalisent, indépendamment l'un de l'autre, la nature humaine.

L'homme ne reçoit jamais rien d'extérieur à lui-même et c'est donc en lui-même qu'il trouve sa nature morale et sa nature politique, de manière toujours immanente et autogéné-

³² *Émile*,

³³ 5^e Promenade et *Réveries*.

³⁴ *Contrat*, Livre II, chapitre 1.

³⁵ *Discours sur l'économie politique*, O.C. Pléiade, III, p. 245.

rée³⁶. Un double “connais-toi toi-même” en acte unifie soit l'individu désaliéné se retrouvant lui-même, soit le corps social délibérant sur les lois qu'il se donne à lui-même. Par ce parallélisme, la pensée de Rousseau apparaît comme particulièrement systématique ou cohérente.

« C'est dans le fond un faux problème que celui de savoir si Rousseau est encore un écrivain classique ou déjà un romantique. On pourrait selon l'idée qu'on se fait de ces notions partager également la masse des écrits de Jean-Jacques, en mettant une page dans la caisse classique et une autre dans la caisse romantique.³⁷ »

Il y a un optimisme anthropologique chez Rousseau. La volonté morale de l'individu ou la volonté politique de la communauté révèlent en acte ce qui est caché. « La loi secrète par laquelle la Providence se trouve justifiée » (Kant³⁸), l'autocréation de la nature humaine : « Nul dieu ne peut en assurer la venue ; il faut au contraire que l'homme devienne son propre sauveur, son créateur au sens moral du terme [...] Voilà la solution que Rousseau a donnée au problème de la théodicée : et par là il a, en effet, transposé ce problème sur un terrain tout nouveau. Il l'a fait sortir de la sphère de la métaphysique pour le placer au centre même de la morale et de la politique. Par là, il lui a donné une impulsion qui, de nos jours encore, se fait sentir dans toute sa force. Toutes les luttes sociales de l'heure actuelle sont mues par cette impulsion primitive, elles prennent racines dans ce sentiment de la responsabilité incombant à la société que Rousseau, le premier, a conçu, et qu'il a transmis à toutes les époques qui ont suivies³⁹ ».

Plus que la métaphysique de la Nature du romantisme allemand, c'est le romantisme politique français que Rousseau préfigure. Il ouvre sur l'espace théorique neuf de la critique de la société, donnant définitivement un rôle philosophique central à la philosophie morale et politique. Il reste néanmoins un classique dans la mesure où l'histoire, le travail du temps dans la mise en œuvre du “deviens ce que tu es” de la nature humaine n'existe pas dans son œuvre. « On a dit cent fois que le romantisme depuis Rousseau était l'insurrection, chez l'écrivain du sens individuel contre la société⁴⁰ », mais nous avons vu la spécificité de l'individualisme de Rousseau qui aboutit à ce que l'on pourrait considérer comme son inverse : l'unité de la volonté générale.

³⁶ On sera d'accord avec B. Bernardi pour admettre que « la généralité de la volonté générale chez Rousseau est donc profondément étrangère aussi bien à ses antécédents malebranchiens et jus naturalistes qu'à l'universalité kantienne ». *La Fabrique des concepts*, Champion, p. 475.

³⁷ A. Philonenko, *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur*, Vrin, 1984, tome III, p. 309.

³⁸ Cité par E. Cassirer, “L'Unité chez Rousseau”, *Pensée de Rousseau*, Points Seuil, 1984, p. 50.

³⁹ Op. cit., p. 51

⁴⁰ F. Thibaudet, *Réflexions sur le roman*, 1938, p. 135, cité par V. Goldschmidt, “Individu et communauté”, in *Pensée de Rousseau*, op. cit., p. 154.

Indications bibliographiques

Bénichou, Paul : “Réflexions sur le romantisme français” in *L'École du désenchantement*, Gallimard, 1992, p. 577-600.

Bénichou, Paul : “Réflexions sur l'idée de nature chez Rousseau” in *Pensée de Rousseau*, Seuil, 1984, p. 125 et sqq.

BIRO, Andrew : chapitre 3 in *Denaturalizing ecological politics : alienation from nature from Rousseau to the Frankfurt School and beyond*, University of Toronto press, Toronto 2005.

CARTON, Paul : *Le faux naturisme de Jean-Jacques Rousseau*, 1944.

COOPER, Laurence D. : *Rousseau, Nature and the problem of good life*. Pennsylvania State Univ. Press, 1999.

DROUIN, Jean-Marie : *L'Herbier des philosophes*, Seuil, 2008.

LANE, Joseph H. & CLARK Rebecca R. : “The solitary walker in the political world. The paradoxes of Rousseau and deep ecology”, in *Political Theory*, vol. 34, n° 1, feb. 2006.

LANE, Joseph H. : “Reverie and the return to nature : Rousseau's experience of convergence”, in *The Review of Politics*, vol. 68, n° 3, 2006.

LARRÈRE, Catherine : “Jean-Jacques Rousseau, la forêt, le champ, le jardin”, in *Chasser le Naturel*, ss la dir. de Anne CADORET, EHESS, 1988.